

Le Léon de Léa

Léon, mon Léon ! Enfin, te revoilà ! Trois jours que je t'attends. Trois jours sans savoir si tu reviendrais à nos rendez-vous. Tes amis, eux, étaient là, assis sur le banc sous le vieux platane. Mon air égaré et désolé les a amusés :

- Il ne viendra pas aujourd'hui ton petit chéri.
- Pour te consoler, viens donc, que je te caresse la tête.

De te voir venir lentement vers moi, je suis toute frémissante ! Je ne peux m'empêcher d'aller à ta rencontre, l'attraction est plus forte que la patience. Oh mon Léon ! Ta main douce sur ma tête m'apaise ; ton regard attendri, quelques mots simples murmurés m'emplissent de bien-être. Te revoilà !

Tranquillement, les yeux plissés par le soleil d'août, nous nous dirigeons vers notre banc et nous nous installons, selon notre habitude. Tes amis aussi sont bien heureux des retrouvailles. Ils se moquent :

- Ah Léon, elle était bien triste ton amoureux !
- Elle a passé des heures à se dandiner d'un pied sur l'autre en t'attendant, le cou tiré vers l'entrée du parc.

J'enrage de leurs commentaires imbéciles. Vous n'en meniez pas large non plus, Messieurs, tout serrés l'un contre l'autre, pour ne pas laisser de place à la peur ; mais cela, vous n'oserez pas le dire... Laissez-le donc parler, nous raconter ce qui lui est arrivé...

- J'ai eu une angine.

Quoi, une angine ? Malade ? Mon Léon, malade ? Mais alors, si un jour ... comment le saurais-je ? Comment le voir, comment l'aider ? Je ne sais même pas où il habite ! Léa, ma fille, il faut que tu agisses !

Lorsqu'il est l'heure de se quitter, Léon se lève, salue ses amis, me sourit et se met en route. Cette fois, je suis décidée à le suivre, quelques pas en retrait pour ne pas attirer son attention ; je veux savoir où le retrouver. Bien vite il sent ma présence dans son dos et me renvoie :

- Allez Léa, retourne chez tes copains, reste avec eux, ne me suis pas, ouste, laisse-moi tranquille à la fin...

J'ai trop peur de le fâcher pour du bon, je rebrousse chemin, dépitée. Déçue, mais pas vaincue !

Léon et moi nous nous connaissons depuis quelques mois, depuis le début du printemps exactement. Je venais d'arriver de province, j'étais encore naïve et arrogante du haut de ma jeunesse. Je flânais dans le parc avec les copains, on s'amusait à effrayer les passants avec nos cris et nos agitations. C'était trop drôle de voir les messieurs en costume et malette, le pas conquérant, le regard vainqueur, faire un détour pour nous éviter. Et les jolies madames avec leur joli sac à main, trop contentes de prendre l'air dans le joli parc, on les chassait, les obligeant à marcher dans le gazon détrempé, cela abîmait les talons de leurs jolies chaussures... Qu'est-ce qu'on rigolait avec les copains !

Un jour, je l'ai aperçu, à l'autre bout du parc. Le monde s'est arrêté et je n'ai plus vu que lui. Les arbres, les promeneurs, les fleurs se sont dissous en un large nid de brouillard ; au milieu, lui, en pleine lumière sous le soleil d'avril. Il portait des vêtements usagés, aux couleurs délavées, aux poches fatiguées, et une vieille casquette en prince de galles gris clair, que j'ai immédiatement adorée. Il avançait tranquillement, se dandinant un peu et s'aidant d'une canne. Cela m'a fait sourire : moi aussi je marche en me dandinant légèrement ; j'ai beau avoir une belle robe blanche, je reste une fille de la campagne... Et pour tout vous dire, j'ai les hanches plutôt rondes, alors le dandinement ça me connaît. Souvent j'aime à exagérer ce déhanchement, pour me donner du genre... Je me suis postée devant lui sur le chemin, il m'a souri et je l'ai laissé passer sans le taquiner. Les copains ont voulu lui chercher misère, je les en ai empêché : pas lui, lui on le laisse tranquille. Ils n'ont rien compris, mais comme il y avait suffisamment d'autres victimes, ils l'ont laissé.

Il a rejoint ses amis, des pensionnés comme lui : eh oui, mon Léon n'est plus tout jeune ; mais, moi la différence d'âge, ça ne me fait pas peur. Quand je vois la sottise des copains de mon âge, je préfère un monsieur d'âge mûr. D'accord, dans le cas de Léon, je devrais dire d'âge très mûr...

Donc il a rejoint ses amis et ils se sont assis sur les bancs ombragés, près de l'étang. Je me suis installée près d'eux, j'ai regardé Léon, je l'ai écouté sans mot dire. Je buvais ses paroles. Je le dévorais des yeux. J'aimais particulièrement ce geste qu'il avait quelques fois, de soulever sa casquette, se gratter légèrement la tête du bout du petit doigt, puis remettre la casquette en place en la réajustant soigneusement. Trop mignon !

Bien entendu, les remarques de ses amis n'ont pas tardé :

- Allez Léon, on dirait que t'as une touche ! A ton âge !
- Avec une jeune oie blanche en plus... Félicitations !

Eh bien oui, je suis une oie, et alors ?

Du côté de mes copains, les remarques ont fusé également :

- C'est plus drôle quand tu chahutes avec nous !
- T'es vraiment devenue une chieuse...

Avec le temps, ils se sont habitués, ils ont arrêté leurs commentaires inutiles.

Léon arrivait chaque jour à 14h15 précises et restait jusqu'à 15h45. A cette heure, Léon et ses amis rentraient chez eux pour laisser les bancs aux jeunes du collègue voisin, venus discuter, flirter, imaginer demain.

Moi, je profitais chaque jour d'une heure et trente minutes de bonheur. Je les écoutais raconter leurs souvenirs de jeunesse, leurs histoires de famille, cela me plaisait bien. J'aimais aussi quand ils évoquaient de leur métier d'autrefois. Mon Léon avait été menuisier ; cela se voyait à ses mains, restées larges et légèrement calleuses. Je n'aimais pas trop qu'ils énumèrent leurs problèmes de santé, j'avais trop peur pour mon Léon... Tout en parlant, il me souriait, parfois il m'effleurait gentiment la tête. Ce qui me faisait fondre complètement, c'était cette caresse entre les yeux, qu'il savait rendre infiniment douce.

Le mercredi et le samedi après-midi, Aurélie, une petite fille de cinq ans nous rejoignait avec sa grand-mère, Claire. Elles choisissaient un banc ensoleillé, Claire aimait avoir les jambes joliment bronzées. Aurélie léchait avec attention une belle glace coulante, invariablement deux boules, aux goûts cuberdon et chocolat.

Un jour, c'était vers la fin mai, elle a proposé m'appeler Léa, comme cela on dirait Léa et Léon, ou la Léa de Léon, ce serait amusant. J'étais très honorée de recevoir un beau prénom de femme. De bonheur, j'ai étiré mon long cou en ondulant, Léon a souri de ma coquetterie.

Les jours se sont envolés ainsi, paisibles, dans la douceur et la légèreté de nos rendez-vous quotidiens.

Jusqu'à ce jour d'août où Léon n'est pas venu, pour cause d'angine. J'ai très mal supporté son absence, ne pas comprendre, ne pas savoir comment le retrouver.

Depuis, l'angoisse ne me quitte plus.

Alors, j'ai décidé de le suivre : chaque jour, lorsqu'il retourne chez lui, je lui emboîte le pas, chaque jour il me renvoie du bout de sa canne, mais chaque jour je vais un peu plus loin.

Le milieu du parc.

Le bout du parc.

Le parking.

La rue. La traversée de la rue. Là, ça a été chaud ! Perdue dans un environnement inconnu, j'étais complètement obnubilée par Léon, j'avais trop peur de le perdre de vue, j'étais fixée sur lui, je ne voyais que lui. Pas les voitures. Ni l'énorme bus qui a dû freiner brutalement pour ne pas m'écraser (merci au chauffeur attentionné qui m'a permis de suivre mon Léon).

Le coin.

L'autre rue. Là, Léon s'est énervé très fort, je veux dire vraiment très fort, il s'est fâché, a crié sur moi en agitant sa canne par-dessus la tête. J'ai compris que je devrais rester en distance quelque temps. Mais pourquoi ne veut-il pas que je le suive ? Je voudrais seulement savoir où il habite...

Nous sommes mi-septembre. Avec Léon, les relations sont un peu tendues depuis l'affaire du bus : j'ai failli me faire écraser, il veut bien me voir mais ici, dans le parc, je ne peux pas le suivre dans les rues. Bien sûr, je fais ce qu'il me demande.

Dans le parc, il me sourit. Alors je suis bien. Simplement et profondément bien. Ce doux sentiment de plénitude comble mes jours, il m'enveloppe. Il m'isole aussi de mes copains, mais cela m'importe peu : je suis dans la patiente attente de Léon.

La petite Aurélie nous a composé une ritournelle, qu'elle chante fièrement :

La Léa de Léon

Douce comm'un bonbon

Le Léon de Léa

Chaud comm' du chocolat

Premier mercredi d'octobre. A l'heure de notre rendez-vous, je vais à la rencontre de Léon, nous nous dirigeons vers le banc, nous nous installons. Le temps est ensoleillé, dans l'air nous percevons une première fraîcheur d'automne. Une troupe d'hommes entrent dans le parc. Ils viennent régulièrement vérifier la qualité de l'eau des étangs, l'état des arbres, la santé des colverts, des poules d'eau... Cette fois, ils nous encerclent, les copains et moi, nous attrapent, puis nous font monter dans une fourgonnette bâchée. Malgré les criaillements de panique, j'entends Léon demander où nous serons emmenés. Un des hommes lui explique :

- On les ramène en province. Ici, les oies effraient les promeneurs, les enfants. Et puis, c'est dangereux ; il y a quelques semaines, une oie a presque provoqué un accident impliquant un bus.
- Je sais, répond Léon, j'ai essayé de la chasser, de la renvoyer dans le parc... Affolée, je bouscule les copains. Vite, un dernier coup d'œil. Au désarroi de la bousculade, les idiots ricanent :
- Ah, Madame Léa fait moins la maligne maintenant ! Vite, laissez-moi voir mon Léon ! Par un oeillet de la bâche j'aperçois la petite Aurélie trotinant sous le saule pleureur : *La Léa de Léon, douce comm'un bonbon...* Je ne vois pas Léon, l'angle est mauvais. Le moteur de la camionnette démarre. De toutes mes forces, je crie, je hurle :
- Léon ! Mon Léon !

L'amour fou de Léa pour son Léon est une histoire dont nous avons suivi l'évolution avec étonnement et amusement. Jusqu'au jour du départ... Dans le parc, les oies blanches ont été remplacées par des oies bernaches, plus nonchalantes. Quant aux rendez-vous quotidiens des pensionnés, Léon n'y vient plus...

Marianne Kremer
marianne.kremer@skynet.be